

Religion et sécularisation

Science et religion

Les religions
dans la société
Cahiers français
n° 340

Religion
et sécularisation

38

Ce n'est guère qu'à partir du XVI^e siècle que les découvertes de la physique moderne ont rendu problématiques les relations entre la science et la religion. L'abjuration de Galilée illustre la dégradation de leurs rapports, et l'idée a alors progressé d'une nécessaire « sécularisation » de la recherche scientifique. À partir du XIX^e siècle, le darwinisme, qui remet radicalement en cause le discours biblique sur la création du monde, constituera une nouvelle et éclatante rupture.

Si Jean-Louis Schlegel insiste sur les travaux d'exégèse invitant à ne pas « comparer » la Bible avec l'état des connaissances scientifiques, il rappelle aussi la persistance par les fondamentalistes d'une lecture littéraliste. Le XX^e siècle a connu quelques tentatives de « réconciliation » entre la foi et la science, mais a surtout de plus en plus intégré leur séparation... et donc la compatibilité qu'il y a à être croyant et scientifique. Un siècle, par ailleurs, marqué par une désillusion et une suspicion grandissantes à l'égard de la science, ce qui contribue à « nourrir » la demande religieuse.

C. F.

Quand nous lisons ces deux mots accolés, une image conflictuelle s'impose en général à nous, celle des siècles modernes où science et religion ne firent pas toujours bon ménage. Ajoutons : une image de lumière et de progrès s'attache à la science, un parfum de régression voire d'obscurantisme

poursuit la religion. Ces clichés sont-ils entièrement justifiés par le passé et dans le présent ?

Plutôt qu'une réflexion sur ce qui unit et différencie *en soi* science et religion, on trouvera ici un rapide *parcours historique* qui fera droit, au moins en partie, à la pluralité des sciences et des religions, à leur *évolution* au cours des siècles (en Europe), à quelques *conflits* typiques jusqu'à nos jours. Quelques réflexions actuelles viendront en complément.

Des siècles de confusion pacifique (Antiquité et Moyen Âge)

Il suffit de lire une histoire des sciences ou une histoire des religions : pendant très longtemps – en fait jusqu'aux grandes découvertes de la physique moderne à partir du XVI^e siècle –, les rapports entre science et religion n'ont pas été un « problème » ni une occasion de conflits majeurs. Il n'y avait pas même de désaccords latents, pour une raison simple : l'« image du monde » véhiculée par les grandes religions et par leurs textes sacrés ne contredisait pas celle des premiers scientifiques, qui étaient eux-mêmes souvent des gens religieux, prêtres (Pythagore) ou philosophes (Aristote fut longtemps considéré comme le plus grand connaisseur des phénomènes naturels) ; même s'il leur arrivait de les critiquer, ils ne s'érigeaient pas en contestataires des mythes et des dieux de leur époque. D'ailleurs, les « scientifiques », à supposer qu'ils aient existé à l'état pur (ce qui n'est pas le cas), ne portaient pas ce nom, qui date du XIX^e siècle. On les désignait plutôt comme des philosophes, ou des sages.

Quand le judaïsme (à partir du III^e siècle et du II^e siècle av. notre ère), puis le christianisme, peu après sa naissance (dès le I^e et le II^e siècles apr. J.-C.), rencontrèrent l'hellénisme et la tradition grecque, ils adoptèrent, comme l'ensemble du monde gréco-romain, les résultats de la science grecque en mathématiques, en médecine, en astronomie... En particulier, au second siècle de notre ère, ils firent leur système des mouvements planétaires de Ptolémée (mort vers 170 apr. J.-C.), – remarquable bien qu'il garde la Terre au centre de sa description du cosmos. Galien (mort vers 200 apr. J.-C.) devint de son côté la référence en médecine. Autrement dit, le conflit n'était pas entre science et religion, mais d'abord interreligieux : entre paganisme professant le polythéisme et monothéisme, ou entre monothéismes (judaïsme et christianisme).

Plus tard, la science grecque, détruite et dispersée avec l'effondrement de l'Empire romain (incendie partiel de la bibliothèque d'Alexandrie en 269, laquelle subira encore le vandalisme d'émeutiers fanatisés contre le paganisme en 415) fut redécouverte et prolongée du IX^e au XII^e siècle par la science arabe : celle-ci, dont la mémoire occidentale a surtout gardé les noms d'Avicenne (Ibn Sina, médecin et philosophe iranien, mort en 1037) et Averroès (Ibn Rushd, physicien et

philosophe andalou, mort en 1198), fut elle-même créatrice en mathématiques et en physique, en médecine, en géographie, en chimie, en astronomie. Rappelons cependant une fois encore que ces savants, ces « scientifiques », étaient aussi et même surtout des hommes de religion, des musulmans théologiens et mystiques, et qu'il n'y avait donc pas de conflit entre science et foi (sauf chez un médecin rationaliste iranien comme Al Razi, mort vers 930, qui ne croyait pas au miracle). Et aussi que les mêmes pouvaient pratiquer assidûment l'astrologie et l'alchimie, considérées comme des savoirs équivalents sinon supérieurs aux autres.

Alors que l'âge d'or de l'islam se terminait (XII^e siècle), les textes d'Aristote (en arabe) revinrent en Occident pour être traduits en latin, et c'est ainsi que le philosophe grec eut une influence énorme sur la théologie dite « scolastique » (Albert le Grand, Thomas d'Aquin), en particulier à propos de l'importance de la raison humaine, capable de « penser » Dieu même en l'absence d'une révélation dans des « Écritures saintes » comme la Bible, les Évangiles ou le Coran...

Le temps des crises et des ruptures (XVI^e-XX^e siècle)

En 1686, dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, un mondain raconte de façon plaisante, sous le ciel étoilé, l'astronomie moderne à sa compagne : « Il est arrivé un Allemand, nommé Copernic, qui a fait main basse sur tous ces cercles différents, et sur tous ces cieus solides, qui avaient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'Univers où elle s'était placée, dans ce centre où il met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû... ». Comment mieux dire le « tournant copernicien » ? Fontenelle le situe à juste titre par rapport à l'Antiquité en général, et non par rapport à la religion. De fait, Copernic (Polonais plutôt qu'Allemand, 1473-1543) était et resta chanoine (1) de l'Église catholique ; mais comme il se doutait que sa découverte pourrait lui attirer des ennuis avec l'Église de son temps, il ne fit paraître son livre sur la *Révolution des corps célestes* que peu de temps avant sa mort.

Ses travaux l'avaient mené à la conclusion que ce n'est pas la Terre, mais le Soleil, qui est au centre de l'Univers, et que la Terre, comme les autres planètes, tourne autour du Soleil. Elle se meut aussi autour d'elle-même. On passait donc du « géocentrisme » à l'« héliocentrisme ». Par rapport à l'aspect religieux, deux points sont à noter : les idées de Copernic étaient loin d'être partagées par d'autres savants, et même, en son temps, la majorité refusa de le suivre et continua de s'en tenir à Ptolémée ; autrement dit, il y avait débat : on n'est pas passé d'un coup à une évidence héliocentrique, et l'on pouvait donc attendre pour

prendre position. D'autre part, du fait qu'il en restait à la théorie, Copernic ne fut pas inquiété bien que non seulement l'Église catholique mais aussi Luther et les premiers Réformés aient marqué leur désapprobation (il ne fut condamné par Rome qu'en 1616). Mais après lui, Kepler (1571-1630) démontra que les planètes tournent autour du Soleil selon une ellipse, les lois qui portent son nom établissant les règles mathématiques de leur mouvement. Cependant, malgré son *Astronomia Nova* (titre d'un de ses principaux ouvrages), Kepler resta profondément chrétien ; il était persuadé que le monde est gouverné par une Harmonie divine régie par un Créateur et ordonnée selon une perfection mathématique. Il fut aussi féru d'astrologie et d'alchimie.

C'est seulement avec Galilée (1564-1642) que le scandale éclata. Sa nouveauté n'est donc pas d'avoir découvert la rotation de la Terre autour du Soleil, mais de l'avoir *montrée* avec un télescope, donc de l'avoir *démontrée expérimentalement*. Impossible de revenir en détail sur le procès que lui intenta l'Inquisition romaine, qui dura plusieurs années ; toujours est-il qu'il abjura sous la contrainte, en 1633, ce qu'il avait enseigné auparavant – la tradition lui attribuant à ce moment tragique un mot célèbre : *E pur si muove*, « Et pourtant elle tourne ! ». L'« affaire Galilée » est devenue depuis le symbole de toutes les répressions de toutes les sciences par toutes les religions... peut-être parce que pour la première fois, officiellement, solennellement, une confession religieuse se permettait de contredire et de condamner au nom de sa *vérité invisible* une *vérité expérimentalement observée* et confirmée des sciences de la nature (2).

Rappelons cependant, au-delà des complications diverses du procès, la raison de la condamnation : la thèse héliocentrique mettait en danger, croyait-on, la vérité des récits bibliques, d'orientation géocentrique, ou interprétés comme tels (3) – *interprétés*, car il n'y a à ce sujet aucune affirmation formelle dans la Bible ni un passage quelconque demandant de croire à ce modèle-là et non à un autre. En réalité, cette crainte reposait elle-même sur une idée préalable fautive, un malentendu fondamental à propos de la Bible : elle n'est pas un livre avec des « révélations » scientifiques sur quelque objet que ce soit, l'univers, la vie, la sexualité, etc. Un tel peut y voir la révélation de Dieu dans l'histoire humaine, tel autre une somme de récits grotesques et contradictoires entre eux, un troisième un chef-d'œuvre littéraire de l'humanité ; mais la considérer comme un livre ou un traité de science (sur la nature, l'homme, la vie, leurs origines, leur avenir

(1) C'est un titre honorifique de l'Église catholique : Copernic n'était pas prêtre.

(2) En fait, si nous nous remettons dans le contexte de l'époque, il faudrait dire que pour les gens de l'Inquisition leur vérité religieuse était aussi évidente et universelle qu'une vérité avérée des sciences de la nature.

(3) Par exemple, au premier chapitre du livre de la Genèse (premier livre de la Bible), la Création du monde donne l'impression d'une Terre posée d'abord ; elle est « vague et vide » avant que Dieu y mette de l'ordre avec des luminaires, des mers, des végétaux et des animaux, avant de créer l'homme à qui tout est « soumis ».

et leur fin, *etc.*) est tout simplement une erreur dangereuse. Et pourtant cette erreur et cette tentation n'ont cessé de resurgir jusqu'à nos jours !

Le renversement des mentalités

Il se peut qu'en condamnant Galilée, l'Église, inconsciemment, sentait malgré tout l'irruption d'une ère nouvelle : celle de la séparation entre la religion et les autres sphères de la réalité. Non seulement la science, mais aussi la politique, la culture, la philosophie, l'éducation, le droit... deviennent profanes, se « sécularisent ». On prend alors conscience que la recherche scientifique non seulement peut mais doit se passer de l'« hypothèse Dieu ». C'en est fini de l'« image religieuse du monde » (Max Weber) unifiant et reliant tout. La religion devient une réalité parmi les autres – et un choix personnel. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, alors que les Églises maintiennent leurs condamnations et que Newton (1642-1727) consolide l'édifice de la nouvelle physique (grâce à des lois universelles de la « mécanique céleste », comme celle de la gravitation), les mentalités s'inversent chez les scientifiques, les intellectuels, les « esprits forts », les libertins : ils cessent d'être croyants, deviennent anticléricaux, éventuellement déistes puis, surtout dans l'*Aufklärung* française au XVIII^e siècle, athées et matérialistes, enfin, au XIX^e siècle, positivistes et « scientistes » : ils croient en une seule religion, celle de la science et du progrès infini grâce à la science.

Cette évolution des mentalités aura aussi ses jalons en philosophie : Descartes, Spinoza, et surtout, pour les rapports entre science et foi, Emmanuel Kant, dont la *Critique de la raison pure* (1781) représente un autre tournant décisif. On mesure le chemin parcouru en deux siècles, du côté des scientifiques, des intellectuels, des philosophes... lorsque Kant se croit tenu d'écrire, dans la *Préface* de ce livre : « J'ai voulu assurer le savoir pour sauver la foi ». « Assurer le savoir » : selon Kant, toutes les sciences physiques relèvent des *phénomènes* situés dans l'espace et le temps, donc de l'expérience sensible ; de ce point de vue, il n'existe aucun savoir possible, aucune « preuve » scientifique de l'existence de Dieu et de toute autre réalité surnaturelle. « Sauver la foi » : quant à sa vie pratique, à l'interrogation sur le « sens » de sa vie, l'homme doit pourtant se poser la question de Dieu, de l'immortalité, de la liberté humaine ; aucun scientifique ne peut fournir de preuve positive que les réalités transcendantes n'existent pas ; il n'est pas déraisonnable, au contraire, de « postuler » qu'elles existent, c'est même (pour Kant) très raisonnable si on veut aller jusqu'au bout de l'exigence morale...

Bien entendu, tous ces philosophes – pas seulement Spinoza, mais aussi des croyants comme Descartes ou Kant – sont condamnés et mis à l'index (la liste des œuvres condamnées par le Saint-Office à Rome). La rupture semble donc définitivement se consommer entre l'Église catholique surtout et la science moderne. D'autant plus qu'une autre découverte scientifique, au XIX^e siècle, provoque une nouvelle tension qui est

toujours d'actualité : pour les catholiques et plus encore pour des protestants fervents lecteurs de la Bible, Darwin, qui explique l'apparition de l'homme de façon purement naturelle, par une évolution sélective des espèces durant des millions d'années, est extraordinairement déstabilisant. L'homme descend de l'animal, il est au minimum « apparenté » avec les grands singes primates. Mais aussi les végétaux et même les minéraux ont une très longue histoire derrière eux, de multiples liens de parenté, qu'étudieront les naturalistes et les géologues. Plus tard entreront en scène, et de manière encore plus radicale, les biologistes (sur l'origine de la vie) et les astrophysiciens (sur l'origine du monde). Où est le problème ?

Une fois encore, mais de manière bien plus frontale et sur une question bien plus importante que le système solaire, la véracité « scientifique » de la Bible est remise en cause. C'est tout simplement la Création directe du monde en six jours par Dieu, l'idée que le monde et l'homme ont été *immédiatement* créés par Dieu, qui s'écroule. Plus généralement, c'est toute intervention divine particulière et directe dans le monde, autrement dit tout *miracle*, qui semble définitivement balayée. On savait pourtant, depuis Kant et bien avant lui, que le miracle, depuis si longtemps l'« enfant chéri » et l'appui essentiel de la foi et de la religion, était en difficulté, mais on ne l'avait pas réalisé dans les mentalités (l'a-t-on réalisé aujourd'hui ? La question peut être posée). Peut-être la puissance d'évocation des récits bibliques de la Création, du passage de la Mer rouge, ou encore des miracles de Jésus dans les Évangiles expliquent-ils cette cécité. Mais avec Darwin, elle devient impossible. S'il frappe tellement les esprits, surtout croyants, c'est sans doute parce que sa théorie de « l'homme qui descend du singe » et n'est pas sorti directement de la parole et des mains de Dieu a quelque chose d'humiliant ; elle implique, comme beaucoup de découvertes scientifiques modernes, que l'homme n'est pas grand-chose dans l'univers, qu'il doit en rabattre par rapport aux prétentions que Descartes (mort en 1650) encore avait pourtant semblé justifier en proclamant le principe « anthropocentrique » (« l'homme seigneur et maître » de la nature). Mais avec son extrême finesse, Pascal (mort en 1662) anticipait sans doute plus justement un autre sentiment profond des modernes : la difficulté d'être dans ce nouveau monde infini : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ; Combien de royaumes nous ignorent ! » (*Pensées* 206 et 207, éd. Brunschvicg).

Critique de la Bible et fondamentalisme

La crise darwinienne, une fois de plus, repose sur un malentendu à propos de la Bible et du « genre » de livre qu'elle constitue : si on la considère comme un livre de science, les croyants peuvent se désespérer et les incroyants penser qu'ils iront de triomphe en triomphe, car depuis le XVII^e siècle la science contredit *directement* la religion. Et la Bible est elle-même entrée

sous le feu de la critique. Baruch Spinoza (dans le *Traité théologico-politique*, 1670), mais aussi un prêtre catholique, Richard Simon (dans l'*Histoire critique du Vieux Testament*, 1678), ont mis en lumière ses contradictions internes, ses obscurités, ses « ajouts », ses récits légendaires et ses images – disons-le : ses « mythes ». Cette critique ne cessera d'enfler pour devenir toujours plus radicale, surtout au XIX^e siècle, où l'on s'attaque aussi de front au Nouveau Testament. On distinguera alors entre le « Jésus de l'histoire » (dont on peut éventuellement reconstituer certains aspects) et le « Christ de la foi » (le Fils de Dieu dont la science ne peut rien dire). Le sommet critique est atteint quand un grand exégète (croyant) du XX^e siècle, Rudolf Bultmann, déclare vers 1930 : « Nous ne pouvons pratiquement plus rien savoir de l'histoire de Jésus ».

Pourtant, l'exégèse dite historico-critique a aussi tenté de relever le défi de la critique biblique. Elle montre à quel point la Bible est historiquement tributaire de son époque et du lieu de sa composition (le Proche-Orient ancien du premier millénaire avant notre ère, puis la Palestine romaine jusqu'au deuxième siècle de notre ère). Les auteurs bibliques (souvent anonymes) s'expriment, comme pour tous les textes anciens, avec le savoir de leur temps et les genres littéraires de leur époque (mythes, récits légendaires et imagés, miracles...). Il faut donc *orienter autrement le regard* : la Bible n'est pas le « livre des erreurs » par rapport à tout ce que les sciences physiques et biologiques modernes nous font découvrir. Il est ridicule d'y voir aussi un livre de science ou de révélations scientifiques sur les origines de l'homme et de la vie. Les auteurs de ces écrits n'éprouvaient aucunement le besoin de justifier, par exemple, les miracles, puisqu'il s'agissait de manifester la puissance de Dieu sans aucune question sur des ruptures de la causalité naturelle ou sur la possibilité d'interventions directes du Divin dans la nature (dans un monde tout entier magique ou enchanté, celles-ci étaient évidentes)

Mais bien qu'elle soit une réponse aux questions modernes, l'exégèse historique et critique n'a pas convaincu tout le monde chez les croyants. Et surtout pas les croyants dits *fondamentalistes*. Né dans le protestantisme américain à la fin du XIX^e siècle, le fondamentalisme est avant tout une attitude défensive face à la lecture moderniste du Livre, une réaction contre l'exégèse historique et critique qui décortique le texte biblique et met en question son « inerrance » (4) absolue. Les fondamentalistes en général considèrent cette approche comme dissolvante en soi, destructrice pour la Parole de Dieu, donc pour le fondement même de la foi. À la marée de la critique, ils opposent alors des certitudes aussi intouchables que celles de la science expérimentale ; ils dressent la liste des « fondements » ou « fondamentaux » qu'il est interdit de livrer à la critique. Pour eux, une lecture littéraliste des textes, écrits « avec le doigt même de Dieu », s'impose donc. En particulier, les « créationnistes » américains (qui sont, il faut y insister, non pas des incultes, mais des scientifiques de niveau universitaire) défendent la Création *directe* du monde par Dieu (ce point est plus important que la durée de

« six jours » qui est, elle, réinterprétable dans certaines limites). Ils prennent aussi au pied de la lettre des récits comme le Déluge, les dix plaies d'Égypte, la traversée de la Mer rouge et bien d'autres faits étonnants de l'Ancien Testament, sans oublier tous les miracles autour du Christ et ceux qu'il a accomplis lui-même. Néanmoins, le débat entre approche fondamentaliste de la Révélation et approche critique aurait pu se dérouler entre croyants, au sein des religions, et ne pas concerner les autres. Or, depuis plusieurs décennies, le fondamentalisme protestant, musulman, et même catholique, tente *d'influer sur le politique* pour imposer ses idées : aux États-Unis, il exige que l'école enseigne le récit biblique de la Création « à égalité » avec les théories transformistes de Darwin et consorts ; du côté islamiste, on voudrait que les États musulmans appliquent dans le droit public la *charia*, c'est-à-dire la loi coranique (et du côté scientifique, ils ont les mêmes prétentions que les fondamentalistes chrétiens, en estimant que le Coran (5) contient déjà toutes les découvertes scientifiques modernes).

Au XX^e siècle, des nouveautés scientifiques

Du côté religieux, de la fin du XIX^e à la fin du XX^e siècle, les positions théoriques ne bougent pas considérablement. Si on laisse de côté les fondamentalistes, très nombreux aujourd'hui mais qui ne forment pas un front uni et monolithique, on assiste plutôt à des réajustements et à un éclatement des positions.

Science et concordisme

D'abord, ce sont plutôt la science et l'image de la science qui changent. Les nouvelles théories physiques du XX^e siècle (relativité restreinte et générale, théorie quantique...) et leur confirmation par les observations microscopiques et macroscopiques ont induit une nouvelle cosmologie, beaucoup plus livrée à l'incertitude, à l'indétermination, au débat. Il peut être tentant alors pour les religions de revendiquer *d'être là où la science ne parvient pas, ou d'être ce que la science n'a pas encore trouvé, ou de chercher des appuis scientifiques pour leur doctrine...* Ainsi, des chrétiens (le pape Pie XII en tête, en 1951) ont cru voir dans la théorie de l'explosion initiale (du « *big bang* ») par lequel l'Univers a commencé son expansion, sinon une preuve du moins une forme de confirmation d'un

(4) C'est-à-dire son absence d'erreur. Le mot est issu du latin *errare*, « se tromper ».

(5) Pour le Coran, un livre fait des ravages sur ce point : Maurice Bucaille, *La Bible, le Coran et la science : Les écritures saintes examinées à la lumière des connaissances modernes*, Paris, Agora, « Pocket », 2003. Mais le Dalaï-Lama estime aussi que le bouddhisme est bien accordé aux sciences de l'esprit (aux neurosciences).

commencement du monde (l'univers n'est donc pas infini !) et d'une analogie avec l'idée de création. Ce qui est évidemment une illusion, le *big bang* se passant entièrement de « ce côté-ci » de l'espace-temps et la question demeurant entière de ce qu'il y avait avant le premier milliardième de seconde de son commencement...

En réalité, on se trouve là devant une des tentations les plus persistantes de l'apologétique (la défense) religieuse depuis l'avènement de la physique moderne et contemporaine : le *concordisme*. Il s'agit alors d'accorder, ou de faire « concorder », plus ou moins subtilement les affirmations ou les récits de la Bible (ou du Coran, ou d'autres textes et doctrines) avec ceux de la science moderne. C'est ou la science qui confirme la foi, ou la foi qui conforte des données de la science. Une des tentatives les plus grossières consiste à accorder les six jours de la Création avec la très longue durée (13,7 milliards d'années) qui s'écoule entre la naissance du monde et l'apparition de l'homme : comme il est tout de même difficile de maintenir que le monde n'a que 6 000 ans, certains interprètent les journées symboliquement comme des millions d'années à chaque fois... Plus subtil, le « Dessen intelligent » (*Intelligent Design*) a tenté récemment de substituer, au hasard de l'évolution, une finalité gouvernée par une Intelligence créatrice et vectrice qui était là au début. L'Univers est alors pré-décidé dans l'intelligence d'un Dieu et, dit-on, c'est l'explication scientifique la plus satisfaisante relativement aux constantes et aux équilibres physiques qui tiennent le monde. Mais il s'agit là d'une lecture religieuse, et non pas scientifique, du commencement. Il va de soi, en sens inverse, qu'une réfutation des Écritures saintes parce qu'elles ne sont pas en accord avec les sciences modernes n'a pas davantage de sens, car cet accord n'est absolument pas, ni hier ni aujourd'hui, la question des Écritures... (6)

La tentative la plus profonde et la plus intéressante de « réconciliation », au XX^e siècle, a été sans doute celle du Père Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), jésuite et paléontologue, qui voulut tirer les conséquences de l'évolution pour la théologie chrétienne (7). A-t-il franchi la ligne rouge qui fait de son système de « complexité croissante » un concordisme inacceptable, une sorte de gnose (de connaissance imaginée) scientifique sans assise dans le réel, une « projection animiste » si l'on en croit le biologiste Jacques Monod (8) ? Beaucoup de ses adversaires, scientifiques et religieux, l'affirment... En réalité, la proposition de Teilhard doit être considérée avant tout comme une *vision théologique chrétienne* de l'avenir, qui tente d'intégrer les données de l'évolution ; à ce titre, elle séduit en proposant une conception cosmique, très dynamique, de l'histoire convergente de la matière et de l'esprit. S'il subit au XX^e siècle le sort de Galilée ce n'est pas pour ses théories scientifiques, mais pour ses idées théologiques inacceptables : l'Église lui interdit en effet sa vie durant de publier ses écrits ainsi que d'accéder à une chaire au Collège de France...

Cependant, beaucoup de responsables religieux, de croyants cultivés et de théologiens, tout en étant moins

audacieux et novateurs que Teilhard de Chardin, acceptent implicitement la nette ligne de séparation entre foi et science tracée par Kant. Ils intègrent dans leur réflexion et leurs réactions religieuses l'essentiel des acquis de l'exégèse historique et critique. À l'inverse, tout en acceptant la liberté et l'autonomie de la recherche, ils défendent la légitimité de la foi contre toute prétention à une défense, au nom de la science, de l'athéisme ou de l'indifférence religieuse – *a fortiori* contre toute science qui outrepasserait son domaine en prétendant faire la preuve que Dieu n'existe pas, ou en proclamant l'impossibilité de son existence à partir de résultats scientifiques (9).

En général, plutôt que de protester contre la recherche et les découvertes scientifiques comme telles, les religions participent aujourd'hui (y compris officiellement, dans les Comités d'éthique) aux *débats moraux ou éthiques* ouverts sur les méthodes, les buts et les résultats de la recherche en génétique humaine. Les réactions et les refus les plus vifs concernent la biogénétique et des promesses dangereuses qu'elle semble offrir pour choisir, abrégé, guérir, améliorer, modifier la vie ou les formes de vie. Mais les mises en garde répétées (surtout celles de l'Église catholique) risquent alors de faire apparaître les religions comme les gardiennes de la tradition, les suppôts d'une méfiance toujours présente envers la science en général, ou des prophètes de malheur et des empêcheurs du progrès. Et naturellement, on rappelle régulièrement le cas Galilée (10), que le pape Jean-Paul II a pourtant réhabilité, mais de manière partielle ou ambiguë selon certains.

La science au banc des accusés

Néanmoins, les religions bénéficient ici d'un atout : l'image très contrastée sinon négative de la science au début du XXI^e siècle. Après quatre ou cinq siècles, et surtout le dernier, elle ne peut en effet plus se présenter comme « innocente ». Sa contribution à l'*ampleur* ou même au *déclenchement* des grandes catastrophes

(6) La littérature dite « apocryphe » (les écrits primitifs non insérés dans l'Ancien et le Nouveau Testament), popularisée par le roman *Da Vinci Code*, apporte beaucoup d'informations sur le milieu de vie (*Sitz im Leben*) des livres bibliques (dits « canoniques »). On peut naturellement préférer les écrits apocryphes aux canoniques, mais les premiers n'apportent aucune information plus certaine que celle des seconds – sans doute même moins. De plus, *Da Vinci Code* est une pure fiction, qu'aucun chercheur ne saurait cautionner comme « historique ».

(7) Pour entrer dans Teilhard de Chardin, on peut lire *Ce que je crois*, Paris, Le Seuil, coll. « Points-Sagesse », 1998 ; *Le Milieu divin*, *id.*, 1993 ; *L'Hymne de l'univers*, *id.*, 1993.

(8) Jacques Monod, *Le Hasard et la nécessité*, Paris, Le Seuil, coll. « Points-Essais », 1973.

(9) Ce sont des affirmations non réfutables, donc non scientifiques – donc des opinions : Karl Popper reste incontournable là-dessus. Cf. *Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1973 (nouvelle édition 2007).

(10) Encore tout récemment (septembre 2007), on a pu entendre et lire cette allusion quand des représentants de l'Église catholique ont réagi vigoureusement à l'annonce de la création *in vitro*, en Angleterre, d'embryons de chimères humain-animal. Les neurosciences ont jusqu'à présent assez peu mobilisé la critique religieuse.

(guerres, exterminations, bombe atomique, catastrophes écologiques) n'est pas niable. D'autre part, la visée d'émancipation et de maîtrise de la nature et de sa fatalité, avec la croyance au progrès indéfini qu'elle entraînait, ne s'est-elle pas renversée ? Ne sommes-nous pas accablés aussi par les « dégâts du progrès », par la perte irréversible de la « nature », les menaces écologiques ? Une partie importante de ses résultats n'est-elle pas consacrée à réparer ses dégâts imprévus et parfois trop prévisibles ? La science procure-t-elle vraiment bonheur et liberté ?

Au-delà de la pensée simple que la science est bonne dans sa fin mais mal utilisée dans ses moyens, des questions philosophiques plus radicales ont ainsi surgi sur son sens, sa volonté de puissance, son incapacité à dire un sens de l'existence. On a aussi montré que contrairement à ses prétentions, elle n'est pas du tout « objective », mais très idéologique dans ses discours. Et, quand elle ne s'insinue pas délibérément dans ces failles pour proposer ses services, la question religieuse est alors inévitablement reposée. Elle peut à tout moment devenir d'actualité, pour les individus et le collectif, comme un sens pour la vie, une consolation mais aussi comme une promesse alternative pour le présent et l'avenir, voire en fournissant ses images apocalyptiques et ses promesses eschatologiques (11). Le fondamentalisme religieux en particulier joue actuellement sur ces peurs de la science et de la technologie (qu'il utilise pourtant sans vergogne pour diffuser son message).

*
**

Pour conclure, il importe peut-être d'insister sur l'extrême pluralisme religieux et scientifique qui règne actuellement. Il existe *des* religions avec des visions du monde diverses et *des* sciences constituées en multiples disciplines. En chacune, religions et sciences, les individus et les groupes partagent de moins en moins une vision commune de la religion et de la science. Contrairement au XIX^e siècle, où les scientifiques étaient pour la plupart antireligieux et anticléricaux, des scientifiques assez nombreux sont aujourd'hui croyants, à titre personnel, mais aussi comme adhérents à une Révélation positive et membres d'une confession religieuse. On a même noté que dans les rangs des fondamentalistes, protestants et musulmans notamment, les scientifiques et les étudiants en sciences (ingénieurs, médecins, techniciens) n'étaient pas rares : signe de l'inquiétude, de la morosité, du vide, des questions que suscitent les études et la recherche et qu'elles sont incapables de prendre en compte ? On est loin en tout cas de la croyance scientifique et positiviste au progrès née des Lumières !

En sens inverse, du côté des religions, on trouve un vaste kaléidoscope de positions : ceux qui continuent à croire non seulement au miracle, mais à toutes les superstitions possibles (la magie, la sorcellerie, l'astrologie se portent très bien...), coexistent avec des esprits rationalistes qui écartent délibérément ces « superstitions » ; il est même arrivé que des

théologiens protestants et catholiques du XX^e siècle développent une critique radicale des représentations de Dieu. Ils peuvent être ainsi aux antipodes d'autres croyants (plus d'une fois des scientifiques) qui se raccrochent aux thèses du « réenchâtement du monde » promis par la nouvelle physique, dont certains aspects microscopiques et macroscopiques semblent rejoindre les religions mystiques de l'Asie (taoïsme (12), bouddhisme (13)) et laisser entrevoir de nouveau un « monde relié », par opposition au monde de séparation qu'a créé le premier essor de la physique moderne.

Au fond, ni la science ni la religion ne sauraient plus « dicter », au temps de l'éclatement individualiste et de l'individu éclaté, les idées justes et le comportement droit. Il en résulte aussi une solitude qui pourrait être pascalienne si nos sociétés modernes « humoristiques » n'avaient multiplié les divertissements qui permettent de l'oublier.

Jean-Louis Schlegel,
Sociologue des religions,
éditeur dans le domaine des sciences humaines

Les religions
dans la société
Cahiers français
n° 340

Religion
et sécularisation

43

(11) L'eschatologie concerne le futur « au-delà » de la vie individuelle et collective, les « fins dernières » ; l'apocalypse se rapporte à ce qui se passe avant la fin, et le décrit comme dramatique.

(12) Le livre le plus célèbre sur ce point : Fritjof Capra, *Le Tao de la physique* (1989), rééd. Éric Koehler, 2004.

(13) Trinh Xuan Thuan, *La mélodie secrète. Et l'homme créa l'univers*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991.

Pour en savoir plus

François Euvé, *Science et foi*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier, 2004.

Étienne Klein, *Petit voyage dans le monde des quanta*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2004.

Hans Küng :

- *Petit traité du commencement de toutes choses*, tr. de l'all. par Jean-Louis Schlegel, Paris, Seuil, janvier 2008 (ce livre à paraître, que j'ai traduit, m'a beaucoup servi pour la trame générale de cet article).

- *Dieu existe-t-il ?*, Paris, Seuil, 1981.

Marc Lachièze-Rey, *Initiation à la cosmologie*, Paris, Dunod, 2004.

Jean-Pierre Luminet, *L'invention du big bang*, coll. « Poin-Sciences », Paris, Le Seuil, 2004

Jean-Michel Maldamé, *Science et foi en quête d'unité : Discours scientifiques et discours théologiques*, Paris, Le Cerf, 2003.